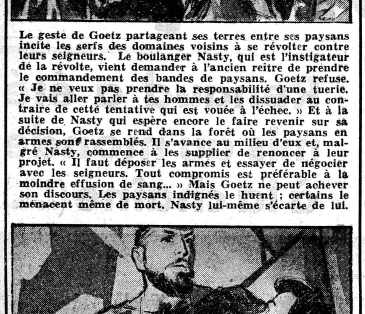
F.D. vous raconte la pièce de J.-P. Sartre « Le Diable et le Bon Dieu »

Jean-Paul Sartre présente lundi au Théâtre Antoine sa nouvelle pièce Le Diable et le Bon Dieu. *C'est l'événement théâtral le plus attendu de l'année. Dans ce drame historique, qui dure plus de quatre heures — plus longtemps encore que* Le Soulier de satin, *de Paul Claudel — le « pape » de l'existentialisme français pose avec une très grande liberté l'angoissant problème de l'homme en face du Bien et du Mal.*

France Dimanche achève cette semaine la publication (en images) du Diable et du Bon Dieu. *L'action se passe en Allemagne, au moment de la Réforme. A la suite d'une partie de dés (où il a triché pour perdre) le reître Goetz a décidé de renoncer à faire le mal pour devenir le « capitaine du bien ».*

Le geste de Goetz partageant ses terres entre ses paysans incite les serfs des domaines voisins à se révolter contre leurs seigneurs. Le boulanger Nasty, qui est l'instigateur de la révolte, vient demander à l'ancien reître de prendre le commandement des bandes de paysans. Goetz refuse. « Je ne veux pas prendre la responsabilité d'une tuerie. Je vais aller parler à tes hommes et les dissuader au contraire de cette tentative qui est vouée à l'échec. » Et à la suite de Nasty qui espère encore le faire revenir sur sa décision, Goetz se rend dans la forêt où les paysans en armes sont rassemblés. Il s'avance au milieu d'eux et, malgré Nasty, commence à les supplier de renoncer à leur projet. « Il faut déposer les armes et essayer de négocier avec les seigneurs. Tout compromis est préférable à la moindre effusion de sang... » Mais Goetz ne peut achever son discours. Les paysans indignés le hurlent ; certains le menacent même de mort. Nasty lui-même s'écarte de lui.



Quelques semaines plus tard, dans les ruines d'un village. La révolte a éclaté. Elle a subi, comme Goetz le prévoyait, un premier et sanglant échec. Nasty et ses troupes ont été écrasés par les barons. 25.000 paysans ont trouvé la mort. Goetz est lui-même en proie à un profond désespoir ; il ne croit plus au succès de sa propre tentative de sainteté. Une jeune femme, Hilda, qui au début de la pièce détestait Goetz pour sa brutalité, est prise de pitié à la vue de l'ancien reître que terrasse la solitude. Elle lui avoue son amour. Mais Goetz, au lieu d'accepter la consolation de cet amour, ne cherche qu'à s'enfoncer plus profondément dans le désespoir. Puisque les hommes n'ont pas voulu le comprendre, il décide de se retirer définitivement de leur monde et de mener une vie d'ascète et de mystique.

Il y a maintenant un an et un jour que Goetz a vendu son âme à Dieu. C'est le délai que lui a fixé le prêtre Heinrich pour juger son expérience de sainteté. Heinrich revient donc trouver Goetz qu'il hait de toute son âme, car il l'accuse d'avoir fait de lui un prêtre maudit. Il a même pris la décision de le tuer. Mais sitôt en présence d'Heinrich, Goetz est le premier à avouer l'échec de sa tentative et sa propre ignominie. Il finit même par dire au prêtre : « Tout cela ne prouve qu'une chose : que Dieu n'existe pas. » A ces mots, Heinrich se précipite sur Goetz qui répète avec violence : « Non, Dieu n'existe pas » et qui, saisissant son poignard, l'enfonce dans le ventre du prêtre. C'est par cette scène dramatique que s'achève le défi jancé par Goetz au Diable. Ni le Diable, ni Dieu n'ont voulu de lui. Il retournera donc parmi les hommes. Et Goetz se rend à nouveau dans la forêt où Nasty a rassemblé de nouvelles bandes de paysans, dont cette fois il accepte de prendre le commandement.

Maurice Rostand, sexagénaire enfant (poète et pacifiste), reçoit des sucreries de la Présidence de la République (1)

L'article de Françoise GIROUD

FALLAIT-IL ou ne fallait-il pas reprendre « L'Homme que j'ai tué », pièce pacifiste de M. Maurice Rostand, sur la scène de la Comédie-Française, théâtre national ?

Il paraît que l'on a failli se battre à ce sujet et que des tracts ont été distribués dans la salle : trois généraux ont applaudi, et M. Jules Romains, de l'Académie-Française, a écrit à l'auteur que sa pièce était digne de Sophocle. Bref, M. Maurice Rostand est content et a apaisé, avec sa bienveillance naturelle, le noble courroux qui anime ses amis.

Eh oui, il est bienveillant ! Il est aimable, il est bon, cet homme que écrasé depuis l'enfance par le nom d'un père trop illustre, ce vieil adolescent lourd d'une gloire qui n'est pas la sienne, ce petit garçon de soixante ans qui a vieilli sans mûrir comme si la grande ombre d'Edmond Rostand l'avait toujours empêché de voir le soleil.

Il semble que Maurice Rostand ait eu quinze ans comme on a une maladie grave : il n'en a jamais guéri.

L'homme de soixante ans, qui porte longs et bouclés ses cheveux blonds, qui marche avec une grâce saulnière de jeune fille, qui montre un cou blanc et frais dans l'échancrure d'un décolleté où une cravate paraîtrait plus incongrue que la chainette d'or, l'homme de soixante ans qui ne sort qu'avec « maman » et qui avoue avec un rire perlé :

— Je me lève très tard... Je ne sais pas me servir d'un stylo, il me faut une plume et un encrier... Du sport ? Quelle horreur ! Je suis monté une fois sur une bicyclette, j'ai eu un accident naturellement !...

L'homme que voilà peut prêter à sourire : il m'a paru assez touchant et plus digné de psychanalyse que d'ironie facile.

Il est touchant parce qu'il est sincère, naturel, sans affectation. Seulement, le naturel chez lui, c'est d'être contre nature.

Il aurait dû mourir à vingt ans, quand le cruel Jules Renard notait dans son journal : « Jean Rostand est d'une intelligence merveilleuse, mais il n'est pas doué comme Maurice qui fait des vers sublimes »... Quand le *Figaro* publiait ses poèmes en première page, quand il dirigeait avec Jean Cocteau une revue où l'on refusait un article à Anatole France parce qu'il osait écrire en prose, quand d'Annunzio l'appelait « L'enfant de la volupté », quand il apprenait le tango avec l'infant d'Espagne, quand il éblouissait Marcel Proust avec ses cravates, quand les duchesses attentives suppliaient le jeune poète de « tirer du feu la cheminée pour murmurer ses dernières œuvres...

Il aurait dû mourir de la scarlatine qu'il eut à dix-neuf ans et pendant laquelle il écrivit, en collaboration avec sa mère, sa première pièce : *Un bon petit diable.*

Maurice ROSTAND.

Rosemonde GERARD.

Un couple inséparable

Alors on aurait gardé le souvenir d'un adolescent de lumière paré de dons et de grâces, qui embrassait trop tendrement sa ravissante mère dont tous les peintres voulaient tirer les traits, dont tous les éditeurs voulaient imprimer les poèmes. Parce qu'elle aussi était poète !

Mais le destin — dont on ne sait s'il fut clément ou impitoyable — a voulu que la grippe espagnole emporte Edmond Rostand en pleine gloire, que le temps ruine lentement la triomphante beauté de Rosemonde Gérard, que Maurice Rostand survive à sa jeunesse.

Alors, aujourd'hui, dans toutes les salles où se joue une pièce, où se projette un film, on voit entrer, trottinante, une très vieille dame soigneusement maquillée, au bras de son fils qui l'est peut-être aussi. Ils ont un sourire, un mot aimable pour chacun. Ils aiment les succès des autres et s'ils ne font jamais d'esprit à leurs dépens, ce n'est pas faute d'en avoir. Ils sont tout vu, tout lu. Ils sortent tous les soirs. Pendant la guerre, ils ont quitté leur appartement de l'avenue Foch pour s'installer dans le grand rez-de-chaussée de La Muette, où ils vivent maintenant : maman pouvait ainsi prendre facilement le métro, métro bondé des soirs d'occupation où les voyageurs se montraient du doigt l'étrange couple.

Maurice Rostand raconte que, lorsqu'il était enfant, il ne laissait pas sortir sa mère sans lui attacher au doigt le fil d'une bobine.

Puis, déroulant la bobine qu'il gardait dans sa main, il la regardait partir avec le sentiment que la séparation serait supportable, musique, ou que sa mère se rende, il n'aurait qu'à tirer sur le fil pour la faire revenir.

Jules Renard note dans son journal : « Maurice fait la cour à sa mère, l'embrasse dans le dos... A chaque instant, avec elle, il parle d'amour. »

Maurice avait alors quatorze ans. Il n'a pas changé, il murmure : « Nous n'aimons jamais trop ceux que nous aimons », il reçoit dans un salon doré où, de quelque côté qu'on se tourne, un portrait de Rosemonde Gérard sourit... Ce long piano à queue, c'est celui que Massenet offrit à sa mère pour son mariage, ce fauteuil, c'est celui où pourrait Coquelin au dernier acte de Cyrano.

Une seule petite toile moderne, qui a provoqué la réprobation du valet de chambre, détonne sur un mur tandis que, peints sur un abat-jour, des vers de Mallarmé prouvent une fois encore que l'on aime, ici, le talent des autres.

Il est de bon ton, aujourd'hui, de considérer avec un mépris amusé le lyrisme de l'*Aiglon*, le panache de *Cyrano*. Mais quand on exprime ce mépris, le pense toujours à cette phrase d'un critique qui avait été particulièrement dur pour Edmond Rostand et qui écrivit un jour : « Mais quand je lis ses vers, il se venge de moi très noblement : je pleure. »

Lorsqu'on a un père qui a fait pleurer les critiques, outre le monde entier, il est bien difficile de mettre ses pas dans les siens. Il aurait dû le haïr, pour s'en délivrer. Il a choisi de le vénérer et il est demeuré son prisonnier, enfant atteint de poésie héréditaire.

Auteur de dix romans et de plus de vingt pièces, joué par Sarah-Bernhardt, traduit dans toutes les langues, acheté par Hollywood où le fameux Ernest Lubitsch fit un grand film de *L'Homme que j'ai tué*, ridiculisé depuis trente ans par les chansonniers, il reste le fils de l'Autre, il reste Rostand le Petit.

C'est une situation où tout autre serait devenu méchant, amer. Il est affable et doux, il est indulgent, il est désarmant, il est stupéfiant.

Il a vécu toute sa vie en marge de la vie. A l'âge où les petits garçons découvrent l'existence à l'école, il écrivait des vers entre une gouvernante anglaise et un précepteur. A l'âge où l'on rit à guignol, il pleurait en voyant Sarah Bernhardt dans *La Dame aux camélias*. Assis dans une avant-scène, il suivait avidement le spectacle. Au troisième acte, la tragédienne devait tourner la tête vers une fenêtre et apercevoir quelque chose au dehors. Ses yeux se posèrent sur l'enfant. Alors, changeant brusquement le texte, elle se mit à parler « du petit Maurice que je reconnais dans l'avant-scène ». Il avait cinq ans et, bouleversé, décida ce jour-là qu'il se coifferait comme elle.

A l'âge où les garçons jouent à la carabine, il jouait à la poupée et recevait pour Noël un théâtre miniature où Sarah avait fait coller deux petites affiches qui annonçaient *L'Escargot rouge*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Maurice Rostand.

L'Escargot rouge, c'était la sombre histoire d'un petit escargot né rouge dans une famille d'escargots gris. L'auteur pressentait-il déjà, à huit ans, qu'il ne serait jamais de la couleur des autres ?

A l'âge où l'on est fier de recevoir un stylo, Edmond Rostand lui dédiait l'*Aiglon* où « j'entendais, dit-il, battre le cœur d'un fils qui veut égaler son père », et il eut rien de moins qu'un évêque pour officier le jour de sa première communion.

Lorsqu'il se pencha pour baiser l'anneau épiscopal, il découvrit, consterné, qu'un peu d'amérisme le prince de l'église portait une émeraude.

— Qu'attendre, dit-il plus tard, d'un monde où rien ne répond à votre espérance et où les bagues violettes des évêques se permettent parfois d'être vertes !

A l'âge où les jeunes gens mouraient à Verdun, il était infirmier à l'hôpital des Dames-de-France et démobilisé à cause d'un phlegmon. Tous les conseils de réforme l'avaient refusé en dépit de l'insistance d'Edmond Rostand dont le patriotisme souffrait fort de cette défection.

A l'âge où l'on rêve d'être pompier ou aviateur, il clamait : « Je veux être auteur... »

Ce à quoi son frère Jean, que n'impressionnaient ni Sarah Bernhardt ni bagues des évêques, répondait :

— Moi, je veux être spectateur.

Jean Rostand est devenu le très célèbre biologiste dont les ouvrages scientifiques sont passionnants comme des romans. Dans un autre domaine, il a dépassé la gloire paternelle, mais atteint lui aussi du mal d'écrire, il commença par publier sous le nom de Jean Sokori un recueil intitulé *Le Retour des pauvres*. Aujourd'hui, c'est son fils François qui « rostanise » à son tour, mais en des termes qui déconcertent complètement l'oncle Maurice.

— Les jeunes gens d'aujourd'hui sont hermétiques, dit-il un peu trop fort, et sa voix se brise alors dans un éclat de soprano.

Son œuvre à lui c'est, dit-il, un « théâtre de confession ». On peut aimer ou pas ces grandes effusions, ces aveux volubiles, cette émotion de violoncelle, mais on ne peut pas nier que l'auteur ait du courage.

Son pacifisme éperdu, exprimé d'abord dans un roman, *Le Cercueil de cristal*, le fit traiter alors par François Mauriac de « communiste aux accablants cheveux ». Mais Lyautey le félicita.

(Dessin de DON.)

— JE CROIS QUE NOTRE ARGENT COURT PLUS VITE QUE NOTRE CHEVAL !

Un communiste qui vénère sainte Thérèse

Etrange communiste qui vénère sainte Thérèse de Lisieux depuis le jour où, sur la route de Deauville, son chauffeur dut s'arrêter pour que passe une procession, celle qui suivait le cercueil de la petite sainte transporté dans la nouvelle basilique.

« Je n'étais venu dans ces parages, a-t-il écrit, que pour y rencontrer Dieu au bord d'un chemin... Je n'aurais pas encore osé porter le nom merveilleux de croyant ! Je n'étais qu'un enfant désespéré qui, après avoir nié Dieu, se mettait confusément à espérer en Lui ! »

Et il ajoute, toujours sincère : « Il y avait Deauville, Monte-Carlo, les voyages à Venise, les lacs italiens, les tailleurs anglais. Il y avait toute la folie et tout le miracle de vivre. Il y avait tout le péché d'aimer. »

Son premier grand succès théâtral fut la dernière pièce que crée Sarah Bernhardt : *La Gloire*. Il y eut, pendant les répétitions, pleurs et grincements de dents. La petite-fille de la tragédienne venait d'épouser Louis Verneuil qui avait ses idées sur la mise en scène. On imagine aisément que l'auteur de *Ma Cousine de Varsovie* et celui de *La Gloire* n'avaient rien à se dire, sinon des choses désagréables.

Mais la presse et le public ac-

(1) De la troisième.

(Lire la suite page 13.)

LES HISTOIRES Malraux s'entraîne pour les Beaux-Arts

JE ne connais rien à la politique. Ce n'est pas une raison valable pour me priver d'en parler.

J'ai essayé de discuter le coup avec un député, il m'a parlé chiffons; avec un haut fonctionnaire il m'a disserté cinéma; avec une conseillère municipale, elle n'a pas lâché la tirade des J 3 tragiques. De tristesse, je m'en fus vers cet antre de l'art élégant qu'est la galerie Charpentier.

C'était la veille du vernissage. M. Rheims, commissaire-priseur, en compagnie d'un expert, gisait effondré, sur une banquette André Malraux, romancier-cinéaste, critique d'art et politicien, venait de sortir.

On lui avait fait visiter, avec tous les égards dus à un spécialiste, l'exposition Goya.

— Ces deux-là sont faux, avait-il dit.

— Pardon, répondit l'expert, ils ont été peints en telle année, à tel endroit.

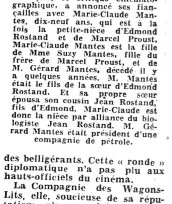
Mais Malraux avec impatience :

— Ecoutez, mon cher, je vais être bientôt ministre des Beaux-Arts, alors ce n'est pas vous qui allez m'apprendre ce que c'est qu'un tableau...

Il est permis de supposer que l'expert ne votera pas R.P.F.

Encouragée, je me dis que la politique traîne partout à condition qu'on la cherche. J'en trouvai sur le plateau du metteur en scène italien, Luigi Zampa, qui tourne « Paris-Rome-Paris ». Sophie Desmarets qui est vendeuse courtisée par un employé italien des wagons-lits, Aldo Fabrizzi. Dans le scénario original, Fabrizzi devait renoncer à Sophie, car son mari prisonnier en Allemagne revenait. Son léger retard de cinq ans s'expliquait par le fait qu'il s'était refait un nouveau foyer quelque part sur le Rhin. Mais le mari allemand était revenu de Russie où sa captivité s'était prolongée à cause d'une épouse russe, dont, justement, le mari venait de revenir, etc.

On faisait comme ça le tour



CLAUDE MAURIAC, trente-sept ans, fils aîné de François, et critique cinématographique, a annoncé ses fiançailles avec Marie-Claude Mantes, dix-neuf ans, qui est à la fois la petite-nièce d'Edmond Rostand et de Marcel Proust. Marie-Claude Mantes est la fille de Mme Suzy Mantes, fille du frère de Marcel Proust, et de M. Gérard Mantes, décédé il y a quelques années. M. Mantes était le fils de la sœur d'Edmond Rostand. Et sa propre sœur épousa son cousin Jean Rostand, fils d'Edmond. Marie-Claude est donc la nièce par alliance du biologiste Jean Rostand. M. Gérard Mantes était président d'une compagnie de pétrole.

des belligérants. Cette « ronde » diplomatique n'a pas plu aux hauts-officiels du cinéma.

La Compagnie des Wagons-Lits, elle, soucieuse de sa réputation, n'a pas laissé ignorer qu'elle trouvait peu sérieux de faire un film comique sur les wagons-lits.

Et, à l'appui de ses dires, elle a demandé la suppression de deux ou trois passages. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne s'oppose au tournage d'un des épisodes principaux : un assassinat.

— On n'assassine pas chez nous, dirent aimablement les directeurs. Et si nos employés font beaucoup trop attention ! En outre, si vous montrez un incident aussi déplorable, personne ne prendra plus nos wagons-lits.

— Mais, dit Zampa conciliant, on pourrait expliquer qu'on assassine beaucoup plus dans les autres classes.

Georges Marchal, dans son prochain film « Gibier de potence », doit, sous l'influence maligne d'Arletty, joindre au pénible travail de compagnon sentimental pour dames très mûres, celui de modèle (réshabille) pour cartes postales suggestives.

Afin de se documenter sur l'atelier d'un photographe tel qu'on en trouvait il y a quinze ou vingt ans (époque où se déroule la première partie du film) l'assistant du metteur en scène-producteur, Roger Richebé, s'en fut, accompagné d'un directeur de production, chez un vieux photographe de Montmartre. Ils entrent : tout est parfait. Ils lorgnent les vieux appareils à soufflets, furètent derrière les tentures à pompons, inspectant les voiles noirs et les décors en trompe-l'œil. Inquiet, le photographe fait bonne contenance, mais de plus en plus nerveux, il dit, conciliant :

— Voyons, messieurs, les inspecteurs, c'est de la vieille histoire tout ça ! Vous savez bien que depuis quinze ans, je ne fais plus que des fleurs !...

Robert Vernay, metteur en scène de « Pas de vacances pour le bon Dieu », va lui aussi, tourner un film se déroulant vers 1930, époque où le Maroc n'était pas parfaitement pacifié. Ce film, « Les Chevaliers du désert », sera tourné en plein Sahara.

L'histoire originale, qui est de Pierre Viré (radiotélégraphiste, mort au cours d'une catastrophe aérienne), s'appelait « La Croix d'Agadès ».

— « La Croix d'Agadès », a rugi le producteur, jamais ! Mon public croirait que c'est religieux. « Les Chevaliers du désert », voilà qui fait viril, aven-

SPECTACLES DE PARIS SPECTACLES

PORTE St MARTIN
RELLYS dans la plus gaie des opérettes marseillaises
AU PAYS DU SOLEIL
Le chef d'œuvre de VINCENT SCOTTO avec toutes les VEDETTES DU MIDI

Louise CARLETTI et Serge REGGIANI dans « Une fille à croquer », qui passe actuellement à l'Avenue et au Français.

Poursuivant sa carrière inépuisable, l'admirable film de R. BRESSON, tiré du roman de G. BERNANOS : « JOURNAL D'UN CURE DE CAMPAGNE », sera donné au STUDIO 28 (10, rue Tholozé), à partir de demain vendredi 1er juin.

Cabarets Dancings

AIGLON 11, r. de Berri - BAL 44-32 Th. Thé dansant - Cabaret Nlles Version PRINTEMPS 51 des NOCTURNES FOLIES - Manuel PIZARRO et sa gde formation
AMIRAL POMPONS ROUGES. 4, rue Arsène-Houssaye.
CANNE à SUCRE 4, rue Sainte-Croix Seul cabar. antillais.
CARROLL'S 36, r. de Ponthieu. Ch. fredo. Ely.45-50
DON JUAN Direct. Nicolas 11, r.-Fromentin Tri.67-67
ÉCHELLE de JACOB F. Lamarque Cora Vaucaire
FLORENCE Dans un déc. Louis XV de H. Rigal, Alex de Nagornoff a créé l'ambiance raffinée que vous aimez. 61, r. Blanche. TRI. 20-32
Chez Gilles 54, av. d'Iena DOC 63-39 Dîner Spectacle à 21h
Jacqueline BATELL, José BISBAL Silver Ring Bar, 3, r. Monsny. 18 à 5 h.
L'ARLEQUIN Moulin-R. 131 bis bd St-Germ. Odé.59-10
MAYFAIR 63, bd St-Michel. ODE. 19-20 Dîn. Soir. dans.
MO CABARET FÉMININ NO 60, boul. E.-Quinet CLE
POTOFOU 20, r. Dujas. Odé.89-21 Res. Black and White.
PUERTA del SOL Cab. espagnol. 52, r. P.-Charron
SCHUBERT 134, bd Montparnasse 20 à 2 h. Dîner-spectacle
ZODIAC Une ambiance montmartr. avec l'animateur Roger BERTEL. 8 bd B.-Nouv. Mlle-St-Denis
DRAP D'OR - B. HILDA NICOLAS BROTHERS 22 h. à l'aube. 58, r. Bassano. Ely.04-31
CABARETS — CHANSONNIERS
TOMATE Les Belles Paroles Républic. 46 r. N.D.-Lorette. Tri.42-02
Restaurants
EL DJAZAIR Cab. Rest. oriental. 27 r. la Huchette-5e
LIBERTY'S TRI. 87-42. TONTON DINERS CHARPINI
LYS GAUTY PETKOGRAD reçoit et chante au 1 r. Pierre-le-Grand
TOURISTE Pte Maillot. Bne table Spect. Orch. Roberty

LE COLISEE VO GAUMONT VF PALACE SES 4 SALLES SONS LEBERLITZ VF Maître : OPERA
VIVECA LINDFORS RALPH MEEKER DANS DANS UNE JEEP UN FILM DE LEOPOLD LINDTBERG

Raf VALLONE dans « LE CHRIST INTERDIT » de Curzio MALAPARTE, que nous verrons à partir de demain au MARIGNAN et au MARIVAUX.

TH. des MATHURINS (Marcel Herrand et Jean Marchat). — Pour la saison d'été seulement, le TH. des MATHURINS fera relâche le dimanche (matinée et soirée) et jouera tous les soirs de la semaine « L'HERITIERE » de RUTH et AUGUSTUS GOETZ, adaptation de Louis DUCREUX.

Le THEATRE ANTOINE a annoncé la première représentation publique de la nouvelle pièce de J.-P. SARTRE : « LE DIABLE ET LE BON DIEU », pour le 7 juin en soirée. Il est important de louer d'avance et de noter que, vu l'importance du spectacle, le rideau se lèvera à 20 heures précises. La répétition générale est fixée au 11 juin.

MARIGNAN MARIVAUX
L'ŒUVRE IMMENSE QUI BOULEVERSERA TOUT PARIS
LE CHRIST INTERDIT
UN FILM DE CURZIO MALAPARTE
V.O S.T

L'article de SORO

VOICI CE QUE 1.700.000 PÊCHEURS DOIVENT SAVOIR POUR PÊCHER (sans pêcher)

LES pouvoirs publics viennent de donner la preuve d'un grand complexe d'infériorité : ils ont fixé l'ouverture de la pêche au 10 juin, alors que, primitivement, elle devait avoir lieu le 17. Le 17 juin, en effet, comme nul ne l'ignore, il y a l'ouverture d'une autre pêche, et les pouvoirs publics, à juste titre peut-être, ont craint une dangereuse concurrence. L'armée française des pêcheurs compte (environ) 1.700.000 combattants fanatiques, dont 1.500.000 seront touchés par cette première mobilisation. Le front d'attaque, en ce moment, ne comporte que les rivières de seconde catégorie, c'est-à-dire, précisément les spécialistes, celles où le *salmonidé n'est pas dominant.*

— Avant la guerre, pleurnichent les amateurs, la situation était bien plus simple. Il n'y avait qu'une seule ouverture, et une seule fermeture ! Maintenant, naturellement, le législateur a tout compliqué, suivant les espèces de poissons dont le frai et la ponte se situent à différentes époques de l'année...

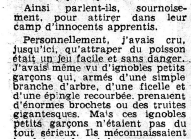
On rencontre d'ignobles gamins qui...

Et ils ajoutent : ...Vous autres, intellectuels étiolés (c'est, en particulier, de moi qu'il s'agit), vous autres, dont la vie se déroule parmi toutes sortes d'endroits à turpitudes et nauséabonds, quittez cette existence malsaine, et devenez pêcheurs. La pêche est une occupation reposante, tranquille, stable et pacifique...

Ainsi parlent-ils, sournoisement, pour attirer dans leur camp d'innocents apprentis.

Personnellement, j'avais cru, jusqu'ici, qu'attraper du poisson était un jeu facile et sans danger. J'avais même vu d'ignobles petits garçons qui, armés d'une simple branche d'arbre, d'une ficelle et d'une épingle recourbée, prenaient d'énormes brochets ou des truites gigantesques. Mais ces ignobles petits garçons n'étaient pas du tout sérieux. Ils méconnaissaient les lois et les règlements, et ces affreux petits fraudeurs qui, d'ailleurs, devraient faire école buissonnière, étaient justement stigmatisés par les vrais pêcheurs.

Le vrai pêcheur se reconnaît à sa sagesse, à sa conscience et à



...il est permis d'employer la dynamite dans les pièces d'eau sans communication...

son organisation. Il vit au milieu de multiples préoccupations et passe ses loisirs à louvoyer entre ce qui est permis, ce qui est interdit, et ce qui est obligatoire.

Le jour où, pour me désintoxiquer d'une existence trépidante, je décidai de me livrer aux joies de ce sport bucolique, je demandai ingénument *ce qui était permis :*

— C'est simple, me répondit-on. *Il est permis de faire ce que l'on veut, à condition de posséder une pièce d'eau sans aucune communication, même temporaire.* Dans ce cas unique l'eau et le poisson appartiennent au propriétaire des berges, qui peut, s'il le désire, pêcher à la dynamite,

...il est permis d'attraper le poisson par la bouche...

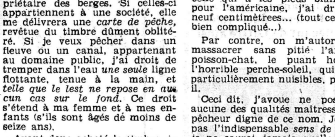
au napalm, au trident ou au harpon...

Comme, malheureusement, le bassin du Luxembourg ne m'appartient pas encore et que, de plus, je n'ai pas de napalm à la maison, je fus bien obligé de me plier aux strictes règles de la pêche normale.

Et, pour commencer, comme tout le monde je dus faire acquisition du *timbre précioso.* Ce timbre est édité par le Conseil supérieur de la pêche. Son prix varie suivant que le pratiquant emploie la *ligne flottante,* le *lancer,* ou la ligne spéciale pour saumon.

...mais il est interdit de fouiller sous les racines...

Ce timbre m'est absolument indispensable, même si je pêche dans mon propre ruisseau (le montant de la taxe revient intégralement aux pêcheurs sous forme d'achat d'œufs, de lâchers d'alevins, de frais de gardiennage, de jurisprudence, de travaux d'aménagement de barrages, etc.) Avant de me servir de ma ligne



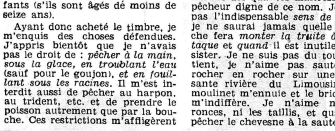
...et de se servir de lumières...

une première fois, je devrai demander son autorisation au propriétaire des berges. Si celles-ci appartiennent à une société, elle me délivrera une *carte de pêche,* revêtue du timbre dûment oblitéré. Si je veux pêcher dans un fleuve ou un canal, appartenant au domaine public, j'ai droit de tremper dans l'eau *une seule* ligne flottante, tenue à la main, et *telle que le lest ne repose en aucun cas sur le fond.* Ce droit s'étend à ma femme et à mes enfants (s'ils sont âgés de moins de seize ans).

Ayant donc acheté le timbre, je m'enquis des choses défendues. J'appris bientôt que je n'avais pas le droit de : *pêcher à la main, sous la glace, en troublant l'eau* (sauf pour le goujon), *et en fouillant sous les racines.* Il m'est interdit aussi de pêcher au harpon, au trident, etc. et de prendre le poisson autrement que par la bouche. Ces restrictions m'affligèrent beaucoup, mais lorsque je sus que je n'avais droit ni aux armes à feu, ni aux engins électriques, ni aux paniers, lacets et collets, ni à la lumière, ni aux explosifs, je me sentis désespéré. Je le fus encore plus quand je connus que l'usage de toute *drogue enivrante* était prohibé (et pourtant, la pêche au pastis, par exemple...).

Je compris que je ne prendrais jamais un poisson. Aussi, le fait de savoir que l'usage de la gaffe et de l'épuisette n'est autorisé que pour *sortir de l'eau le poisson déjà accroché par la bouche,* qu'il est interdit de pêcher *sur toute la longueur des écluses,* de barrer les cours d'eau, de poser nasses et filets contre les barrages, les chutes naturelles, les vannages et les échelles à poisson, *de se servir d'œufs* (même artificiels), tout cela me laissa parfaitement indifférent. Je ne compris pas pourquoi on m'interdisait l'usage de l'asticot dans les rivières de première catégorie qui sont, ainsi que nul n'ignore, celles où le salmonidé domine...

Un autre règlement, tout aussi draconien, m'interdit de pêcher un esturgeon de moins d'un mètre trente. Mon brochet devra mesurer 0 m. 40 ; mon anguille 0 m. 25 ; ma truite, mon ombre-



...mesurez-le de la pointe du museau à l'échancrure centrale de la queue...

chevalier, 0 m. 22 ; mon ide, ma lotte, mon alose, ma lamproie, mon bar, mon mulet, 0 m. 20 ; quant à ma tanche, mon flet ou ma perche, elles devront dépasser quatorze centimètres... Autrement je suis en faute, et je dois (je suppose) rejeter toutes mes prises à l'eau... Si, par aventure, j'attrape une écrevisse à pieds rouges, inutile de préciser qu'elle aura onze centimètres, mais, pour celle qui a les pieds blancs et pour l'américaine, j'ai droit à neuf centimètres... (tout cela est bien compliqué...)

Par contre, on m'autorise à massacrer sans pitié l'affreux poisson-chat, le puant hotu et l'horrible perche-soleil qui sont particulièrement nuisibles, paraît-il.

Ceci dit, j'avoue ne posséder aucune des qualités maîtresses du pêcheur digne de ce nom. Je n'ai pas l'indispensable *sens de l'eau,* je ne saurai jamais quelle mouche fera *monter la truite à l'attaque* et *quand* il est inutile d'insister. Je ne suis pas du tout patient, je n'aime pas sauter de rocher en rocher sur une glissante rivière du Limousin, le moulinet m'ennuie et le bricolage m'indiffère. Je n'aime ni les ronces, ni les taillis, et quand à pêcher le chevesne à la sauterelle, très peu pour moi : d'abord, les sauterelles ne me attirent et rien ne prouve qu'elles ne mordent pas...

Malgré ces attristantes lacunes qui, au dire des spécialistes, m'interdisent à jamais les véritables joies de la pêche, je suis très porté (comme d'ailleurs beaucoup de mes petits camarades) sur le matériel moderne du pêcheur conscient et organisé. Pour ça, j'ose le prétendre, je ne crains personne !

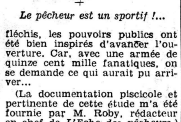
Mes fils sont en nylon, imputrescibles, élastiques et résistants (pour le brochet, j'emploie une *empile en corde cablé,* seul capable de résister aux dents du vorace). Mes bouchons sont en *balsa,* tellement plus léger que le liège ; je possède des *cuillers* tournantes, ondulantes, bigarrées, tarées, arrentées des *devoys* (faux poissons) en bois, en plomb, en matière plastique, en latex. J'ai une magnifique (et complète) collection de fausses larves aquatiques et de mouches artificielles. Mais certains poissons, extrêmement futés, dédaignent, paraît-il, toute cette quincaillerie. Aussi me suis-je muni d'appâts plus naturels, tels que vers du bois, porte-

...défense d'employer les drogues enivrantes...

bois, mouches vivantes de maison, lombrics, etc. Je ne saurais détailler les admirables cannes qui garnissent mes murs. Certaines sont en métal, d'autres en bambou *refendu.* Les unes sont légères (pour le lancer), d'autres en « nervadur » (celles-ci pour le « tout-gros » en mer). Et si je ne décris pas en détail mes divers moulinets, mes épuisettes spéciales, les télescopiques, mes sacs, mes vestes imperméables (made in U.S.A.), mes bottes et mes chapeaux, c'est uniquement pour ne pas provoquer la jalousie des petits canjarades susnommés.

Maintenant que mon matériel est au point, saumons, truites (et autres salmonidés), aloses, brochets, lottes (et autres carnassiers), carpes, tanches, chevesnes (et autres barbeaux) n'ont qu'à se bien tenir. Tout malins, astucieux, ou vicieux qu'ils soient, ils y passeront (à la poêle !). Un de ces jours... quand je me déciderai à l'utiliser, mon matériel (seulement, j'hésite. Il est trop beau, j'ai peur de le salir...).

Tout compte fait, quand j'y ré-



Le pêcheur est un sportif !...

fléchis, les pouvoirs publics ont été bien inspirés d'avancer l'ouverture. Car, avec une armée de quinze cent mille fanatiques, on se demande ce qui aurait pu arriver...

(La documentation piscicole et pertinente de cette étude m'a été fournie par M. Roby, rédacteur en chef de *L'Echo des pêcheurs.*)

L'article de Kleber HAEDENS

Giono troque dans les «Grands Chemins» son lyrisme (habituel) pour l'argot

PENDANT les deux cent soixante-sept pages de son nouveau roman, Les Grands Chemins (1), Jean Giono a renoncé à ses vieilles orgies verbales de pâtre lyrique. Il a débarrassé son style et sa pensée de ces brouillards qui trop souvent les accablent et, d'un pas alerte, il se dirige maintenant vers le naturel et la simplicité. Son livre raconte l'histoire d'un vagabond anonyme qui doit se prénommer Jean. Dès la première ligne, nous sommes sur la route, par une belle matinée d'automne, à l'heure où il est agréable de bourrer la première pipe. Il y a des pommes rouges dans les vergers. Jean fait de l'auto-stop et il est recueilli par un gros camion-citerne avec remorque. « La route suit le torrent, dit-il, et je prends un véritable plaisir pendant plus d'une heure. Je domine le lit large et sonore encombré d'aulnes et de bouleaux. J'aime cette saison. Elle est tendre. La grive chante dans les taillis. Ce qu'elle dit est exactement en rapport avec les feuilles mortes dorées et le petit vent frais. C'est un oiseau modeste, mais qui connaît son affaire. » Voilà. La porte de l'aventure est ouverte : il ne reste qu'à s'avancer.

Le vagabond Jean est un errant d'une espèce très particulière. Au physique, c'est un bel homme dans la force de l'âge, avec des yeux très bons. L'été, son visage est glabre, mais, l'hiver, il s'enrichit d'une barbe blonde, splendide et bouclée. « Je fréquente le coiffeur pour de petites tailles de gentleman, dit-il, quoique personnellement je préfère, et de beaucoup, garder mes poils à la Tolstoï. » Jean est un honnête homme. Il s'est mis sur le trimard parce qu'il aime la route et la liberté, mais on ne le verra jamais chaparder dans les fermes. Il cherche du travail et, quand il en trouve, il l'exécute avec compétence en y portant de l'intérêt et de l'optimisme. Il est entièrement satisfait de son sort, surtout lorsqu'il peut se glisser dans la cuisine d'une auberge, « Mon but final, reconnaît-il, c'est la cuisine, le grand fourneau sur lequel il y a des plats en préparation et des odeurs. Je suis très sensible au fait qu'une femme, généralement costaud et avertie, est en train de fricoter pendant que je me chauffe les fesses. A mon avis, c'est là l'humanité. » Sa glace lui renvoie « l'image d'un zèbre au poil, frais comme l'œil ». La vie est belle lorsque le nature chante, que l'on peut prendre une fois, par hasard, une cuite gigantesque et que la table est couverte d'assiettes fumantes. Ajoutons, çà et là, une fille appétissante, et c'est le bonheur parfait.

Malheureusement, Jean fait la connaissance, au bord d'un torrent, d'un type étrange, assis sur de grosses pierres, une guitare entre les jambes. C'est un gars plutôt malingre, fourbe et taciturne, grippe-sou, voleur et qui pose sur les gens, d'une façon louche, un regard très laid. Jean lui donne tout de suite un nom. C'est « l'artiste ».

L'artiste séduit tout de suite le vagabond en lui faisant des roses de cartes mirobolants. On comprend vite que l'homme à la guitare est un petit voyou qui gagne sa vie en trichant aux cartes. L'honnête Jean est ébloui par tant d'adresse. La tricherie, conduite avec cette verve insolente, lui paraît s'élever à la dignité d'un art. L'artiste, lui, tient Jean pour un naïf. Il n'a pour lui aucune estime et il le dépouillerait ou le tuerait sans l'ombre d'un remords. Mais Jean l'admire, au point qu'il finit par éprouver pour cet homme dont il connaît le mépris et les tares, une réelle, une profonde amitié. De temps en temps l'artiste lui fait part de sa philosophie personnelle. Il lui explique, par exemple, que le grand secret, la seule règle, à n'importe quel jeu c'est de ne jamais chercher à limiter les pertes. Et Jean constate que, lui, dans sa vie, il a toujours, au contraire, cherché à limiter les pertes, ce qui lui fait faire cette réflexion désabusée : « Ce que c'est d'être né de père et de mère connus ! On se conduit comme un Poincaré par habitude et ça ne colle jamais avec les vrais besoins du troufion. » Réflexion qui renferme une certaine part de vérité.

Les Grands Chemins racontent donc les aventures de Jean et de l'artiste. Pour ce dernier, elles ne sont pas brillantes. Certes, il a ses moments de gloire, lorsqu'il parvient à s'introduire chez les gens les plus huppés du pays et à les dépouiller comme par magie, en jouant à la « catherine ». La « catherine » est une sorte de poker mâtiné de bézique, un truc qui a l'air bon papa, mais brutal et très vinaigre. » L'artiste s'en paie une tranche. Mais il finit par recevoir de ses partenaires une raclée presque mortelle. Le joueur de guitare est écrasé dans une souillarde. Un seul de ses yeux reste ouvert, son visage est enduit de sang caillé et ses mains semblent avoir été fracassées à coups de marteau. C'est, bien entendu, le vagabond qui le sauve, l'emporte loin de ses ennemis, le soigne, le dorlote et le remet sur pied. Mais quand l'artiste découvre qu'il ne pourra plus jamais, comme autrefois, se servir de ses mains, il tente d'étrangler une pauvre vieille qui en meurt de saisissement. Aussitôt, on se met en quête de l'assassin. Jean part à la battue et il est contraint de trahir son ami d'un coup de fusil derrière un buisson de genévriers, ce qui lui vaut les félicitations de la gendarmerie. « Je l'oublierai celui-là comme j'en ai oublié d'autres, dit-il. Le soleil n'est jamais si beau qu'un jour où l'on se met en route. »

Pour un roman de Jean Giono, la nature est toujours présente. Il y a, dans Les Grands Chemins, une merveilleuse description d'un hiver à la campagne, avec la neige sur les montagnes et sur les bois, la vie calfeutrée dans la chaleur des maisons et, tout autour, au cœur du monde glacé, « les profondes fourrures de la terre où dorment les marmottes ». Il suffit à Giono d'écrire le mot « torrent » ou le mot « vallée » pour recréer à l'instant même un univers de feuillages et d'eaux vives. On lire, vers la fin du livre, une description d'orage qui pourra passer dans les anthologies. Mais ce n'est pas un morceau de bravoure. Le tonnerre et la pluie sont traités, cette fois, dans un style argotique, rapide et familier qui ne montre aucun égard pour leurs majestés furieuses. Les Grands Chemins sont offerts sans aucune prétention. Les personnages tiennent solidement dans le décor et la barbe blonde du vagabond oublie sous le vent à la sortie des villages. Jean Giono vient d'écrire un livre fraternel. Il est facile de l'aimer.

(1) Gallimard, éditeur.

BRYLCREEM
SANS GOMME - SANS ALCOOL - SANS AMIDON
LE FIXATEUR MODERNE
Vous lui plairez plus que jamais...
..., comme les arbitres des élégances de Londres et de New-York, vous BRYLCREEMEZ vos cheveux.
Ils «tiendront» toute la journée sans paraître plâtrés.
Une femme est toujours flattée de voir l'homme qui l'accompagne aussi séduisant qu'elle-même.
Il suffit d'employer BRYLCREEM régulièrement pour rester bien coiffé toute une journée et avoir des cheveux souples et brillants.
● Maintenant importé de LONDRES dans la qualité qui a rendu le produit célèbre dans le monde entier.
13, rue Jean Mermoz - PARIS
S.P.D.

Vacances... Bagages
INNOVATION 104, CHAMPS-ÉLYSÉES PARIS
PÉTILLANTE... LÉGÈRE... GAIE... DÉLICIEUSE...
ELLE EST...
BIEN FRANÇAISE
La VITTELLOISE
L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE
ASTHME
BRONCHITE-EMPHYSÈME
★Calm-Asmine, remède scientifique nouveau, soulage rapidement : Asthme, Emphysème, Essoufflement, Bronchite, ★Suffocation. Ces comprimés non toxiques, faciles à absorber, extirpent le mal peu à peu et procurent du bien-être même dans les cas anciens. Toutes pharmacies. Visa n° 763 P 7127.
UTA LA ZINGARA
Voyante de tradition
Vos amours, affaires, santé, retour affect.
CONSULTE TOUS LES JOURS
Sauf dimanche et par correspond.
2, rue P.-Bérard, Paris, de 9 à 19
TRU. 60-45 (Square Montholon), 9e

LIRE ICI LA SUITE DE... LIRE ICI LA SUITE DE...

BÉBÉ à la chaîne

(Suite de la page 1.)

Et c'est ainsi que, grâce à cette émission, Renaud, le gros bébé, a fait en même temps son entrée dans le monde et, sans le savoir, ses débuts sensationnels à la Radio.

M. Robert Barthes remplit au ministère de la Jeunesse, des Arts et Sports la fonction (dynamique) de « chargé de la radio et de la télévision ».

Un soir qu'il était à l'écoute, M. Robert Barthes entendit Jean Thevenot annoncer une nouvelle émission : « Une journée en France ». Elle s'adressait aux amateurs et leur proposait d'enregistrer un événement de leur vie dans le courant de la journée du 22 décembre. Mme Robert Barthes attendait un bébé, et M. Robert Barthes avait décidé d'enregistrer le premier cri de son enfant. Lorsqu'il entendit l'annonce de Jean Thevenot, son projet se développa. L'enregistrement d'un cri, c'est court... S'il enregistrait la naissance de son enfant qui, justement, devait naître vers le 22 décembre ?... Il soumit son idée à sa jeune femme qui se cabra aussitôt. Mais il insista et grâce à sa diplomatie et à sa patience, il triompha de sa résistance. Il se fit prêter un magnétophone par un de ses amis, et avec l'accord du Dr C... et de Mme B..., sage-femme de la « Clinique des Poussins » à Argenteuil, à la date prévue, il disposa son appareil sous le lit de sa femme. D'autre part, il resta au chevet de sa femme, le micro camouflé dans son veston. Il ajoute aujourd'hui que c'est la première fois, mais aussi la dernière, qu'il fait une telle expérience. Il ne pourrait plus supporter les transes par lesquelles il est passé.

L'enregistrement fut d'autant plus radiophonique qu'une jeune infirmière assistait la sage-femme pour la première fois, et que celle-ci lui donna plus d'explications qu'elle n'a l'habitude de le faire. Ainsi, il n'y a presque pas de « blancs » pendant l'audition.

— C'est trop parfait, a déclaré le corps médical.

Et cependant, cet enregistrement est rigoureusement authentique. M. et Mme Robert Barthes reconnaissent avec modestie qu'ils ont été servis par les circonstances. En effet, l'audition dure dix minutes ; Mme Barthes, arrivée à la clinique à 21 h. 05, commençait à accoucher à 21.15, et le petit Renaud poussait son premier cri à 21 h. 25. Ainsi, l'accouchement que les auditeurs de la R.D.F. ont entendu le 2 juin à 23 heures est intégral.

Les services de la R.D.F. ont jugé cet enregistrement si « parfait » qu'ils l'ont réservé pour la Phonothèque nationale.

Les auditeurs ont pu entendre cette recommandation de Mme B..., la sage-femme (qui ignorait la présence du magnétophone sous le lit), à la future maman qui revenait comme un ectmotir :

— Imaginez que vous faites de la bicyclette, mon petit. Quand vous montez une côte, vous ne criez pas pour concentrer votre effort. Eh bien ! faites la même chose.

Mme Berthes nous a déclaré que, malgré sa douleur, elle a eu assez de volonté pour ne pas révéler à Mme B... qu'elle ne fait pas de bicyclette.

M. Robert Barthes est un papa qui guette avec impatience le moment où il pourra faire entendre son fils sa naissance, et, par la même occasion, lui faire comprendre ce que c'est qu'une femme, et sa douleur, et le respect qu'on lui doit.

L'article de Françoise GIROUD

(Suite de la page 2.)

cueillirent superbement cette première « confession ».

Ses autres pièces eurent une fortune diverse. *Napoléon IV* fit une bonne carrière mais la reprise fut moins heureuse et l'on vit, le soir de la dernière représentation, Maurice Rostand prendre la salle à témoin de l'injustice du directeur qui retirait *Napoléon IV* de l'affiche. A la première du *Général Boulanger,* un spectateur se suicida dans la salle, interrompant ainsi le spectacle.

A la cinquantième de *Catherine Empereur,* qu'Yvonne de Bray créa à l'Odéon, Albert Lebrun, président de la République, émit le vœu de connaître l'auteur. Le président fut cordial, mais il avait devant lui une grande boîte de fruits confits qu'il n'eut pas l'idée de tendre à Maurice Rostand, gourmand comme une chatte.

Déçu, celui-ci raconta l'incident. Quelques jours après, un garde municipal lui apportait une immense boîte de bonbons accompagnée d'une lettre où le Président s'excusait.

On ne sut jamais si lettre et bonbons furent envoyés par un ami farceur ou si Albert Lebrun avait fait preuve d'un humour pour le moins insoupçonné jusque-là.

L'Homme que j'ai tué fut d'abord une grande nouvelle publiée dans *Les Œuvres libres.* Quand je ne connaîtrai pritnoisie ...

Personne ne peut contester à Maurice Rostand la qualité de poète et d'auteur dramatique. On le joue en ce moment à la Comédie-Française, on mobilise la police pour maintenir l'ordre dans la salle, on parle de lui dans tous les journaux, on téléphone dix fois par jour à son secrétaire pour lui demander des places, de jeunes acteurs viennent solliciter les conseils du maître qui accueille l'ensemble et le détail de ces événements avec une inlassable gentillesse et des étonnements joyeux de débutante à son premier bal...

Et pourtant, on est tenté de se demander en le regardant si l'on n'est pas victime d'une hallucination, si tout cela est vrai : les portraits de maman, la gloire de papa, le piano de Massenet, le fauteuil de Coquelin, cet écrasant cortège funèbre derrière lequel il marche sur ses petits pieds cambrés. Est-ce d'hier ? Ou d'il y a trois siècles ? Cet auteur a vraiment le contemporain de Gide, de Sartre, de Prévert, de Valéry ?

On a envie, chez lui, d'ouvrir brusquement les fenêtres et de lui crier : Edmond Rostand, c'est fini, Sarah Bernhardt, c'est fini, les salons des duchesses, les sanglots de l'âme, c'est fini !

Mais, si on se livrait à ces extravagances, il serait encore capable, cet homme courtois et fin, de parfumer d'un sourire, d'une parole douce, et de prendre sa plume pour exhaler en quelques vers sans défauts la sourde amertume d'un soir de juin troublé par une visiteuse sacrilège.

GERALDY

(Suite de la page 3.)

Mais la jeune mère, elle aussi, commence à regarder autour d'elle. Pourtant elle tient bon. « On reconnaît une vraie femme à ce qu'assiégée, pourchassée, tentée peut-être même, elle reste inaccessible... Aide-là. Tais-lui ton souci, sois vigilant et délicat. »

C'est toujours la pleine mer, mais le temps est beau. « Parle à ta femme, écoute rire tes enfants. Souviens-toi. Repense ta vie. Tirons ensemble la leçon de l'aventure de la vie ». Qu'elle est donc jolie cette aventure. Et les lecteurs et surtout les lectrices seront contents qu'elle finisse si bien.

NE FUMEZ PLUS
En fumant, non seulement vous gaspillez votre argent, mais ruinez votre santé. Un paquet de cigarettes par jour revient à 23.725 francs par an (un mois de salaire pour beaucoup).
Votre gorge est irritée, vos bronches attaquées, vos digestions difficiles, vous êtes constipé, votre mémoire présente des défaillances, vous êtes incapable de fixer votre attention, vous éprouvez une diminution de votre vie sexuelle et vous risquez même le cancer, si fréquent chez les fumeurs...
Cessez de fumer définitivement sans autre effort de volonté que de vous rincer la bouche 3 fois par jour avec NICOTARGYL, d'un goût très agréable et sans aucun danger.
Vous n'éprouverez plus la moindre envie de fumer et vous vous sentirez rapidement une santé nouvelle.
Le flacon pour 3 semaines de cure, assurant une désintoxication durable, franco : 450 Frs. à verser au C.C.P. Paris 5012-62, Sté HYGIÈNA, ou contre remb. de 475 Frs Labo NICOTARGYL - Sce FD 1, 41, rue Henri-Barbusse, PARIS (5e).

HORMO-SEINS
Seuls traitements donnant des résultats immédiats et durables. Ils apportent aux seins un galbe parfait et permettent de les
DÉVELOPPER - RÉDUIRE RAFFERMIR
Application facile et discrète. Ctre envel. timb. envoi du questionnaire qui nous permettra d'adapter le traitement à votre cas.
TRAITEMENTS CHEZ SOI OU A
l'Institut JEANNE GATINEAU
115, B^d HAUSMANN - PARIS - Serv. D

Quand vous achetez une chemise, faites comme 4 millions de Français, exigez la garantie que vous offrent indistinctement soit l'une, soit l'autre des deux étiquettes :
Saicofix ou Ultrafix
Votre chemise ne rétrécira pas au lavage.
TRAITEMENT Saicofix SANS RETRAIT AU LAVAGE
TISSU TRAITÉ Ultrafix IRRÉTRÉCISSABLE